

Du béton à la mer : l'enjeu de l'espace commun

Carole Lévesque

Number 120, Spring 2015

micro-interventions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77838ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, C. (2015). Du béton à la mer : l'enjeu de l'espace commun. *Inter*, (120), 14–17.

DU BÉTON À LA MER

L'ENJEU DE L'ESPACE COMMUN

► CAROLE LÉVESQUE

La ville de Beyrouth est aux prises avec un développement urbain violent. Ce dernier négligeant la préservation de l'espace public, le tissu traditionnel se désagrège rapidement. Dans cette foulée, la pression immobilière atteint maintenant les derniers accès publics à la mer. Christian Zahr a installé deux micro-interventions qui révèlent la complexité de la situation, mais qui démontrent surtout un désir de ne pas également anéantir l'espace commun.



L'engagement citoyen dans les questions urbaines vise généralement la récupération de l'espace commun, cet espace qui, bien qu'il puisse se solder par un lieu public dédié, signifie davantage la possibilité d'un vivre-ensemble, d'un accord tacite dans lequel le fruit de la ville est récolté et partagé par tous. Plutôt qu'un lieu dédié comme tel dans une délimitation physique à l'intérieur de la ville, ce que serait l'espace public, l'espace commun est plutôt une condition de possibilité à l'action citoyenne et collective, une condition au droit de regard, de parole et d'intervention sur les forces économiques et politiques qui déterminent, parfois en trop large partie, la possibilité d'existence de ce même espace commun. Si l'engagement citoyen peut se manifester de diverses manières, des grands rassemblements, pacifiques ou violents, à la prise de parole médiatique, la micro-intervention apparaît comme une tactique avec laquelle intervenir directement, depuis l'antre de la situation, sur les symboles associés à la revendication.

Au contraire de ce que pourrait produire une architecture temporaire ou une intervention orchestrée dans le cadre d'un événement particulier, la micro-intervention est plutôt de l'ordre du spontané, du volontaire, du commentaire ou de l'engagement citoyen devant des forces qui lui sont externes et puissantes. Conduite avec une certaine dose d'ironie, la micro-intervention s'insère dans des débats importants par l'entremise de gestes simples qu'on découvre un peu par hasard et qui frappent d'une force volontaire afin de résonner avec notre engagement pour le territoire de la ville, mais aussi avec lui. C'est le cas des interventions menées par Christian Zahr à Beyrouth, au Liban. Architecte-paysagiste, il a, par sa profession, un regard bien particulier et aguerri sur la ville, mais c'est à titre de citoyen engagé qu'il intervient ponctuellement dans l'espace public, pour l'espace commun. Ainsi, ses interventions, qui peuvent paraître ludiques et qu'il qualifie lui-même de moments d'intuition portés par des situations particulières, révèlent en fait un regard très précis, critique et réflexif face au développement violent dont est sujette la ville. Particulièrement dans *Sous les tours... la mer* et *The Angry Dolosse Army*, deux interventions apposées sur des structures privées qui réduisent l'espace public et hantent l'espace commun, ses intuitions dévoilent avec force et légèreté les paradoxes qui se mettent en place.

Au sortir de la guerre civile, un grand effort de reconstruction a été déployé, particulièrement au centre de Beyrouth. Piloté par Solidere, la Société libanaise pour le développement et la reconstruction, fondée par l'ancien premier ministre Rafik Hariri, le centre de la ville a été nettoyé, démolé en large partie, poursuivant toujours sa reconstruction. L'emprise de Solidere sur le centre-ville et les stratégies de développement féroces mises en place se sont vite imposées pour s'étendre plus largement sur les quartiers adjacents et, plus récemment, sur le paysage urbain élargi. Étant donné un laxisme flagrant du règlement d'urbanisme et une facilité déconcertante à démolir la ville traditionnelle, les quartiers anciens, dont l'identité était définie par des îlots à multiples bâtiments au travers desquels des passages piétonniers, des cours intérieures et des jardins assuraient une vie de communauté et un rapport de proximité à la ville, sont maintenant mis à terre,

consolidés en quelques propriétés et redéveloppés avec des tours luxueuses d'une emprise au sol démesurée. En plus de changer de manière drastique l'échelle de ces quartiers, l'énormité de ces tours atténue nettement la possibilité de mise en forme d'un espace public et la rencontre quotidienne de l'espace commun, au profit de garages souterrains à multiples étages d'où émergent les nombreuses voitures qui engorgent les rues étroites. La construction de ces tours nécessite des fondations importantes qui parsèment les quartiers anciens de trous gigantesques pouvant atteindre l'équivalent de dix étages de profondeur. Ces trous deviennent, avec les travailleurs qui s'y engouffrent, de véritables quartiers ouvriers en contre-bas de la ville. Les excavations sont si profondes qu'elles atteignent la nappe phréatique et exigent donc qu'un pompage permanent soit effectué afin de permettre au chantier d'avoir lieu et aux voitures de rester au sec. L'ironie de la situation est telle, qu'avant même d'atteindre les sommets espérés qui permettront à ses habitants de voir la mer, les tours ont littéralement les pieds à l'eau, cette eau qui est rejetée du sol mais qu'on désire tant regarder. Prenant place comme de véritables piscines géantes, parsemées çà et là dans le tissu urbain, les excavations confirment la présence de la mer et proposent que son accessibilité, profondément ancrée dans la culture libanaise, peut-être encore possible.

> Christian Zahr, *Sous les tours... la mer*, Beyrouth, 2012.
Photos : Christian Zahr.



SOUS LES TOURS... LA MER

Sous les tours... la mer est une série de dix photographies présentant, à la manière d'un folioscope à échelle urbaine, un baigneur qui monte, plonge et sort d'une de ces piscines-chantiers, comme si le trou y était pour l'agrément du nageur et le chantier, pour préserver l'accessibilité à la mer. Installant en deux jours son œuvre sous la fausse promesse d'un embellissement des palissades au surveillant du chantier, Zahr a finalement récupéré son nageur au fond du trou, quelques semaines plus tard. Malgré la fatalité du sort qui lui a été réservé, et jouant sur la très célèbre phrase de Mai 68 « sous les pavés, la plage », *Sous les tours... la mer* suggère que, sous l'apparente domination de la spéculation immobilière et de la férocité néolibérale qui prend rapidement possession de Beyrouth, vit toujours le désir profond d'une ville ouverte où l'espace commun n'est pas complètement englouti.

Malgré la fatalité du sort qui lui a été réservé, et jouant sur la très célèbre phrase de Mai 68 « sous les pavés, la plage », *Sous les tours... la mer* suggère que, sous l'apparente domination de la spéculation immobilière et de la férocité néolibérale qui prend rapidement possession de Beyrouth, vit toujours le désir profond d'une ville ouverte où l'espace commun n'est pas complètement englouti.

Malgré alors même que l'accès à la mer s'amenuise à mesure que la ville se développe – les tours s'accroissent désormais sur le littoral pour former un mur presque ininterrompu qui retranche sévèrement la mer de la ville –, deux points d'accès ont jusqu'ici résisté et sont perçus, dans l'imaginaire beyrouthin, comme les deux derniers lieux où l'espace commun peut encore trouver son sens : Ramlet el-Baïda, la plage publique à la limite ouest de la corniche, cette longue promenade piétonne qui longe le littoral, et le parc minéral Minet el-Dalieh, un promontoire rocheux adjacent à la grotte aux Pigeons, un emblème national qui s'est longtemps retrouvé sur le billet de 1000 livres et qui fait la renommée de Beyrouth. Bien que Ramlet el-Baïda soit libre d'accès, la décharge de l'égout municipal un peu plus à l'ouest rend l'eau impropre à la baignade ; donc Minet el-Dalieh devient, pour ainsi dire, le dernier accès public pour la baignade, la pêche et l'occupation spontanée, à la hauteur de ce que peut offrir une grande friche ou un jardin sauvage. Or, la plage publique est aujourd'hui menacée par la construction d'un complexe hôtelier cinq étoiles et le promontoire, par un projet immobilier



d'envergure dont la nature n'a pas encore été divulguée. Une grande controverse a occupé l'acquisition de ces territoires communs, et un mouvement important d'activisme s'est mis en branle à l'été 2014, au moment où le groupe nouvellement propriétaire d'une surface importante du promontoire a installé une clôture en fil barbelé pour en chasser les occupants et limiter l'accès à la population. La municipalité de Beyrouth avait également un intérêt pour le développement de ce lieu d'importance culturelle, géologique et archéologique : elle avait l'intention d'y aménager un nouveau port de pêche. Dans de tels aménagements portuaires, aussi humbles soient-ils, un système de brise-vague doit être mis en place afin de permettre aux bateaux d'accoster en sécurité. De nombreux *dolosse*, ces formes géométriques imposantes en béton qui s'enchevêtrent dans leur empilement, ont ainsi été fabriqués sur place en vue de cette construction, mais ils y sont maintenant stationnés, attendant le sort qui sera réservé aux occupations contestées.

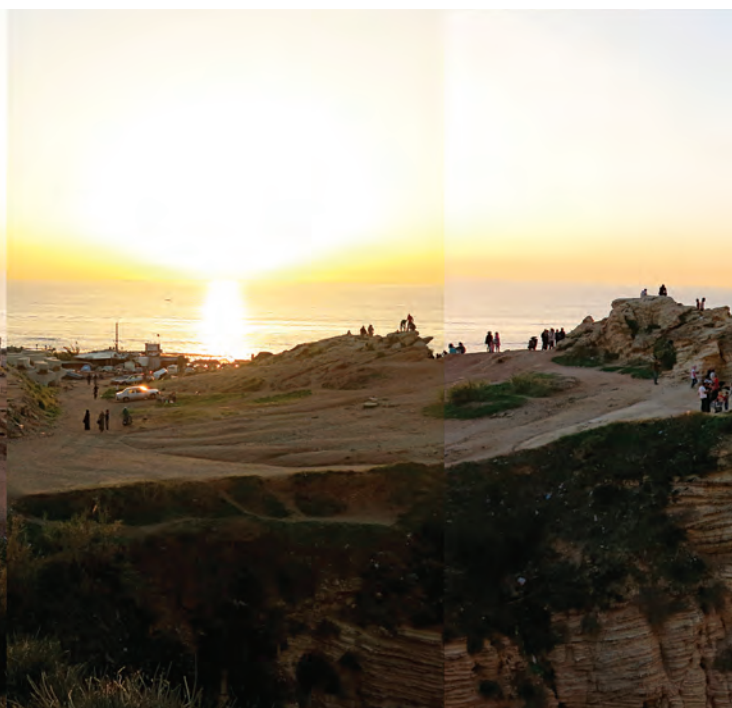
THE ANGRY DOLOSSE ARMY

Sur la partie supérieure de ces *dolosse*, Christian Zahr a peint des visages qui regardent la ville, les passants, les nouvelles tours et la clôture de barbelés, si bien qu'ils apparaissent comme une armée qui peut-être protège la mer des envahisseurs privés ou le site nouvellement proclamé privé des occupations spontanées ; une armée qui est peut-être mécontente qu'on ait déployé tant d'efforts et de matériaux pour la construire et l'abandonner au soleil ou simplement en attente d'une revanche bien méritée sur les grands entrepreneurs libanais. Dans un cas comme dans l'autre, *The Angry Dolosse Army* expose, en quelques visages expressifs, la complexité et l'ampleur de la situation. La position de cette armée demeure ambiguë, et c'est sans doute là l'efficacité de la micro-intervention : sa capacité à mettre en lumière, par un geste économe, simple et efficace, l'envergure politico-socio-économique des enjeux actuels et la possible mise au rancart de l'espace commun. S'exprimant d'une manière que l'on pourrait qualifier de menaçante, les visages ne sont pourtant que des appliqués légers,



de l'ordre du graffiti. Mais plutôt que d'inscrire un message politique sur les murs de la ville comme l'ont fait d'autres initiatives activistes, pensons entre autres à Save Beirut Heritage, Zahr dessine une complicité percutante entre les visages et la nature même de ces objets colossaux pour amplifier l'échelle de son geste, pour assumer une pluralité de lectures et s'imbriquer parfaitement dans les espaces physique et politique. À juste titre, des journaux locaux, magazines et blogs qui traitent de la question spécifique de Dalieh ou, plus largement, de l'espace public libanais et de sa manipulation politique ont publié des images de l'intervention sans y faire directement référence, l'utilisant plutôt comme une curiosité trouvée, absolument à propos. Preuve que cette intervention sans prétention au droit d'auteur s'immisce véritablement dans le contexte local pour jouer d'une polysémie volontaire.

À la lumière des micro-interventions de Christian Zahr, il semble possible d'affirmer que la micro-intervention ne se définit ni par une pratique professionnelle ni par une prise de position, mais plutôt comme une tactique de mise en lumière de conditions spécifiques. Il est même étonnant d'observer comment la simplicité et l'efficacité de ces interventions, malgré la délicatesse du geste, parviennent à se déployer sur plusieurs registres. D'abord, la micro-intervention se découvre par inadvertance : elle n'est ni un manifeste, ni une œuvre, ni même une destination, mais se révèle plutôt au cours d'une déambulation anodine et s'intègre



parfaitement dans les lieux quotidiens comme si elle faisait déjà partie du paysage. La légèreté du geste fait d'abord sourire, comme un cadeau déposé de manière anonyme, un acte de générosité d'un habitant à un autre. De cette première rencontre heureuse la micro-intervention met en relation directe le geste et le lieu, si bien qu'un regard un peu plus averti scrute dans le paysage immédiat les traces de ce qui aurait pu inciter à l'intervention. C'est à partir de cette relation que l'échelle de la tactique prend de l'ampleur pour s'inscrire dans des contextes non plus uniquement physique et voisin, mais bien social, culturel, politique et économique. Sa légèreté résonne d'un grand point d'interrogation : où va la ville ? Où disparaît l'espace commun ? Disparaît-il seulement vraiment ? La présence de la micro-inter-

vention ne démontre-t-elle pas que l'espace commun persiste de résilience ?

Selon Christian Zahr, la micro-intervention ne peut pas à elle seule changer le cours des choses puisque l'unique moyen de transformer la situation, particulièrement à Beyrouth, est par la législation, et ce, même s'il persiste la possibilité qu'un groupe d'influence puisse la manipuler à son profit. Alors, pourquoi donc se donner la peine d'intervenir ? « Parce qu'il le faut bien », répond Zahr. Sans ces actes de générosité, sans la participation gratuite et imaginative de citoyens engagés, sans la création de moments de recul et de questionnement, la condition aux droits de regard et de parole risque d'être supplantée par la loi de l'économiquement plus fort. La micro-intervention, dans toute son humilité, apparaît donc comme un levier à glisser sous des situations gigantesques pour en soulever l'épaisseur et révéler une vitalité citoyenne : un jeu de mots, d'images, de symboles, d'espaces, de lieux, qui dégage une légère ouverture afin de stimuler et d'accompagner des possibilités d'action ; un geste bien petit et qui pourtant personnifie le désir de tout un espace commun. ◀



- > Christian Zahr, *The Angry Dolosse Army*, Beyrouth, 2014.
- > Le parc minéral Minet el-Dalieh, 2014. Photos : Carole Lévesque.

Auteure du livre *À propos de l'inutile en architecture*, **Carole Lévesque** est maître en architecture et docteure en aménagement, histoire et théorie de l'architecture. Professeure à l'École de design de l'UQAM, elle enseigne le design de l'environnement, la théorie, la critique et la pratique du design. Son travail s'intéresse particulièrement au potentiel de la petite échelle temporaire à contribuer aux débats de la ville contemporaine et au renouvellement de la pratique architecturale. > levesque.carole@uqam.ca
• mnc.levesque@gmail.com

